

Éric Masserey

Éric Masserey est né en Valais où il séjourne souvent. Après des études de médecine, il vit et travaille aujourd'hui dans le canton de Vaud.

Ses livres parlent d'appartenances, d'histoires issues de généalogies lointaines, de ces liens que l'on cherche quand les événements nous isolent de tout, de corps qui vont comme ils peuvent et d'amours qui sont peut-être en route, de routes qui vendent chèrement les libertés espérées, de livres qui comblent l'oubli, et de ces esprits curieux qui vont où ils veulent.

Éric Masserey

Midi
à l'ombre des rivières
théâtre



camPoche

« Midi à l'ombre des rivières »
est un texte inédit
Cet ouvrage a bénéficié
d'aides à la publication accordées par



E t a t d e V a u d

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion
de livres de poche suisses en langue française

prohelvetia

« Midi à l'ombre des rivières » – Trois cent deuxième ouvrage
publié par Bernard Campiche Éditeur,
le cinquante-cinquième de la collection camPoche,
a été écrit avec la complicité d'Anne Salamin
et réalisé avec les collaborations de Boris Mabillard,
de Daniela Spring, d'Anne Toia et de Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Document de couverture : http://fr.123rf.com/photo_938888
Photogravure : Bertrand Lauber, Color*, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-303-1 – Tous droits réservés
© 2011 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

UNE ANTICHAMBRE avec quelques sièges, divans ou méridiennes. Mettez-vous à l'aise... Un couple déroule les scènes de son histoire d'amour. Vous restez un moment. Autour de vous, des portes. Vous franchissez l'une d'elles, un personnage vous accueille, et vous entrez dans le jeu.

Il est midi.

Ce personnage, parce que vous êtes là, revisite en pleine lumière un événement inattendu qui a transformé le cours de son existence – un oubli, une promesse à tenir, une chute dans l'eau...

Au terme de son récit, vous retournez dans l'antichambre. Des spectateurs continuent de suivre les aventures quotidiennes du couple. Vous vous installez à nouveau. Puis une autre porte vous attire...

Il est midi.

Vous entendez ? Vous avez raison, c'est le bruit d'une rivière...

*De l'écriture au jeu
et du jeu à l'écriture,
entre l'auteur et la comédienne,
ce texte s'est fait.*

TOUS LES TEXTES SONT ADRESSÉS AU MASCULIN,
ILS SONT À FÉMINISER SI LE SPECTATEUR EST FÉMININ.

L'OUBLI

Une femme

Elle sait que son interlocuteur ne lui est pas étranger, même si elle ne le reconnaît pas

Un sac de billes, des photos portraits de visages divers, des photos de famille, anciennes et récentes, des portraits d'elle abîmés par l'eau, à différents âges et dans différentes circonstances, un appareil photo numérique avec une imprimante

Tenez.

C'est une bille.

Elle est jolie, non ?

On s'est déjà rencontrés ?

Non ?

De toute façon, je ne sais pas. Je ne me souviens pas des gens.

Je ne me souviens de personne.

Plus exactement, je ne me souviens pas des visages. Alors si je ne reconnais pas votre visage, que reste-t-il de votre personne ? La voix, un détail : une cicatrice, une tache de naissance, des yeux particuliers, extraordinaires.

Ils sont sûrement extraordinaires pour quelqu'un, vos yeux.

Ou ils l'ont été.
J'en suis sûre.
J'ai connu des yeux extraordinaires, moi aussi.
Mais ils ont disparu, avec leur visage.
C'est drôle, non ?
Je me souviens de ce qu'on me dit. Je me souviens de certaines choses : je reconnais les voitures, mes chats. Je sais que je suis déjà passée à tel endroit. Mais...
Pro-so-pa-gno-sie, ils ont dit. Ma maladie. J'ai même appris pourquoi elle se nomme ainsi : prosopo-, la personne ; agnosie, l'ignorance.
Je vis dans l'ignorance et dans cette ignorance il n'y a personne.
Remarquez comme la présence des autres est fragile : un coup de prosopo-machin, et tout est vide. Il n'y a plus que des choses, des animaux, des corps qui passent. Qui ne sont rien puisqu'ils ne sont personne. D'ailleurs, *personne* est un mot étrange, je n'y avais jamais pensé avant : c'est un mot à la fois plein et vide.
Il y a *quelqu'un* (*elle montre une photo*), on retourne, et hop, il y a *personne*.
Derrière moi, après chaque rencontre, il ne reste rien. Ma vie est sans retour...
De toute façon, la vie est sans retour ?
Ah non non ! C'est seulement quand on n'a plus de visage qu'on ne peut plus retourner. Nulle part.
Quand on a des visages, on peut retourner, quelque part. (*Elle montre des photos de famille.*)
On retrouve les circonstances du jour, les

émotions, on se dit que le temps passe... Il y a des disparus, des enfants qui n'existaient pas ici, et qui apparaissent là.

Que voulez-vous que je ressente de tout ça, puisque je ne reconnais personne.

Puisque je ne peux retourner nulle part.

Le moment présent m'emporte... *(Elle fait des gestes de noyée.)*

Écoutez... *(Elle écoute la rivière.)*

Sans visage, le temps est sauvage.

Comment vous dire encore ?

Laissez-vous prendre en photo voulez-vous ?

(Elle fait une photo portrait qui sera utilisée plus loin.)

Voilà...

Il paraît que ça peut venir d'un choc.

De l'extérieur, ou de l'intérieur.

Que m'est-il arrivé, je vous le demande.

Enfin, façon de parler, vous ne pouvez pas savoir.

Ou...

Puisque vous n'êtes personne – excusez-moi. Je ne suis pas désobligeante ! Puisque vous n'êtes personne, vous n'êtes pas *quelqu'un* en particulier pour moi, alors vous pouvez être tout le monde.

(Elle montre des photos au hasard.) Même moi je peux être tout le monde. *(Elle montre des portraits d'elle.)* Il paraît que c'est moi. Ça ne me dit rien.

Je ne le sens pas. Je me regarde et pour moi je ne suis personne.

Est-ce vous qui m'avez rejetée, un matin à l'aube ? Il faisait froid, il neigeait même. Rappelle-toi ! Devant ton atelier. Tu avais perdu la tête ! Toutes ces photos jetées par la fenêtre. (*Elle montre ses portraits gondolés.*) Tous ces visages par terre. C'était moi, ces portraits. Ça a commencé là.

Ou...

Vous pourriez aussi être mon enfant.

(*Elle regarde une photo sur laquelle il y a un enfant et sa mère.*)

... Étiez-vous mon enfant ?

Puisque vous êtes tout le monde et que je suis toute femme possible, alors vous pourriez être mon enfant, aussi.

C'est impossible ?

Tout est possible. Sans passé, tout a pu arriver. C'est le passé qui fait qu'un événement unique s'est effectivement passé. Il suffit de se rappeler ce qui se passe quand on ne se rappelle plus exactement de quelque chose. Quantité de propositions nous envahissent... Vous ai-je vu à la terrasse du café, ou devant le cinéma, non, à la boulangerie voilà ; hier, avant-hier ?

Vous voyez ?

Si vous étiez mon enfant, ou au moins, si mon corps se souvenait d'avoir enfanté, j'aurais une preuve irréfutable de mon existence passée car, enfin, j'en viens à me demander si j'existe vraiment.

Cette question vous étonne, mais vous, êtes-vous certain de vous rappeler, voyons, avoir déjà fait l'amour? Que vous l'avez fait cet après-midi, hier ou il y a quelques années n'a pas d'importance. Où se trouve la mémoire de ce moment? Votre corps vous dit-il que vous l'avez déjà fait? Et quand cela était? la lumière de cet instant, son odeur?

Vous voyez, l'oubli... [*ou, si le spectateur montre qu'il se souvient*: Quelle chance vous avez, nous sommes donc différents vous et moi, c'est la mémoire qui nous distingue.]

(Elle prend le portrait du spectateur et regarde alternativement la photo et le spectateur photographié.)

C'est vous. Oui mais vous n'êtes déjà plus ce que vous étiez au moment de cette photographie. Cette image, c'est du passé, ce n'est plus vous, maintenant.

Alors comment pourrais-je vous reconnaître?

J'aimerais tellement me souvenir d'un visage avec lequel j'aurais fait l'amour. Je sais en moi que j'ai aimé quelqu'un si fort. Le temps... tout le temps possible était plein de nous. J'étais... pleine.

Quel châtimeur mon amour et moi avons-nous encouru pour que tout disparaisse hors la sensation d'avoir aimé vraiment, hors ces images lumineuses, ces couleurs qui passent dans ma mémoire? Le temps s'est-il vengé de nous?

Si seulement je retrouvais le visage de mon amour perdu, je pourrais me passer de tous les visages du monde. Ah oui!... ce seul visage suffirait.

Je cherche, je vous assure que je cherche.

Mes rééducateurs pensent que mes visages sont quelque part et que je les trouverai sûrement si je cherche bien, que je les ai seulement égarés.

Ils peuvent dire cela parce qu'ils sont pleins de visages, eux.

Ils n'imaginent pas le monde sans ses visages. Ils ne se doutent même pas de ce qui peut leur arriver. C'est facile parce que dans leur cas, les visages existent encore, et ils pensent – comme vous? – : qu'ils existent à tout jamais, qu'il y a toujours un *autre* visage derrière un visage,

et un autre après un autre,

que dans mon cas c'est moi qui les empêche d'exister.

Comme si j'étais capable de.

Seriez-vous capable de?

Quand il n'y a même pas *un* visage possible, et je vous assure que cela commence sournoisement par le premier visage qui se vide de lui-même et après tous les autres suivent et on se demande ce que cela veut dire puis comment cela est arrivé, ...

Quand il n'y a même pas un visage, dans ce vide, que peut-il y avoir?

Quoi d'autre?

C'est là qu'on la trouve.
La peur. La peur! Elle est là, on sent qu'elle a toujours été là. Que c'est *quelque chose* qui existe, depuis le début, le début de tout.
Elle est derrière chaque visage. On comprend que les visages servent à beaucoup de choses mais surtout à masquer la peur. Ce sont des masques, exactement!
Cela vous paraîtra étrange ou ridicule mais j'ai peur de me regarder dans un miroir parce que même là je crains de ne pas me reconnaître.
Ou même... (*en confidence*) de ne pas m'y voir.
Alors je m'appelle, parfois. Surtout la nuit. Mon nom est Claire. C'est drôle, non? On me disait :
« Ton nom éclaire. »
Il éclaire ma peur.
Je m'appelle :
« Claire... Claire... »
Et je réponds : « Oui? »
« Tu es là? » « Je suis là. »
« Reste avec moi, oui? » « Je reste, ne crains rien... »
Je reconnais ma voix. Je me rassure.
Je ne me regarde pas. Je m'écoute.
C'est de la lumière, aussi...

Gardez cette bille. Si nous nous revoyons quelque part, je vous remercie de me la montrer. Ainsi peut-être, je me rappellerai que nous nous sommes déjà vus, et je me rappellerai de vous. C'est ce qu'espèrent mes rééducateurs. Un premier dé clic. Puis.

Mais depuis le temps que je donne des billes, aucune n'est réapparue devant moi. Il y a longtemps que je donne des billes. Je donne des billes depuis toujours.

Je suis tout le monde et je ne suis personne !

En réalité, il n'y a personne. Je suis seule, inexistante et seule, j'ai toujours été seule, avec des choses, et mes chats.

Vous non plus, vous n'existez pas.

Au revoir, je dois vous laisser maintenant.

Peut-être y a-t-il quelqu'un, ailleurs.

(Elle s'en va hors de l'espace de jeu.)

Bonjour, bonjour, comment allez-vous ?

Tenez.

C'est une bille. Elle est jolie, non ?

LES NOYÉS

Un homme

Une couverture, un whisky

Prenez cette couverture, vous serez mieux.

Vous tremblez mais ce n'est pas de froid. Le choc? Je comprends.

Il y a vingt ans que j'attends ce moment de sauver votre vie. Façon de parler, bien sûr, nous ne nous connaissons pas.

Je ne vais pas demander ce qui vous a conduit dans ce trou. Je vais seulement penser que vous avez eu une très bonne idée de tomber dans la rivière à cet endroit! Ici la terre est glissante, il vaut mieux s'y habituer vite fait. Un faux pas est si vite arrivé, je sais.

Oh! je sais: un petit quelque chose et la vie bascule.

Mais aujourd'hui, j'étais là pour vous. Je passais par hasard et vous voilà sauvé. Certes, nous avons failli mourir tous les deux lorsque j'ai sauté à l'eau pour vous sortir de là. C'est que vous n'êtes pas léger, vous.

Il y a vingt ans, quelqu'un aussi passait là où j'étais.

... Vingt ans ! Les événements sont si courts, et le passé si long !

Je vois que vous êtes décidément très secoué. Je vais me dépêcher, mais excusez-moi d'abuser un peu des circonstances, il y a si longtemps que j'attends ce moment.

Il faut que je vous dise.

J'étais jeune, dans ma ville, et je voulais la fille qui faisait le service à la station d'essence. Je la voulais !... On ne se connaissait pas, mais je la voulais.

Ce soir-là. J'attends la fermeture. Je me dis qu'elle cédera si j'y mets, disons, assez de conviction...

Elle ferme, il fait déjà nuit. Je l'aborde. Après une courte discussion, assez animée, j'éteins toutes les lumières et je la prends dans mes bras. Elle crie, un shérif passe par là, il entre en hurlant et me menace avec son arme à l'aveuglette.

En ce temps-là, je me promène toujours avec un browning chargé. Je ne sais pas encore comment ça se fait que je lui ai tiré dessus. Parfois je doute que c'est moi qui.

Toujours est-il qu'il est mort.

Je suis parti en courant, personne ne m'a rattrapé. Sauf celui qui a été condamné à ma place. Façon de parler, bien sûr, vous voyez ce que je veux dire... Pas vraiment ?

Ils ont mis huit ans à l'exécuter. Saloperie de justice ! Huit ans de torture.

Pour moi, je veux dire.

Pour lui aussi, bien sûr, bien sûr. Cet imbécile de gamin traînait autour de la station et il a eu tellement peur quand la police l'a emmené et menacé, qu'il a avoué en vitesse que c'était lui, *lui* à il ne savait pas quoi, une broutille qui lui avait échappé sans doute. Avoué il a: « Je l'ai fait oh pardon! » il a dit, juste pour pouvoir rentrer à la maison.

Évidemment, il n'est jamais rentré à la maison. Et il n'a jamais pu prouver son innocence.

La fille de la station avait pourtant dit qu'elle ne le reconnaissait pas.

Son sort était jeté de toute façon: dans notre justice, il n'est pas nécessaire de prouver la culpabilité du coupable désigné. Du moment qu'on n'est pas évidemment innocent, et comment peut-on être évidemment innocent, je vous le demande, on est coupable.

C'est nécessaire.

Il faut qu'il y ait assez de coupables.

Enfin reprenez-vous, je vous prie! Je vous parle tranquillement et vous tremblez et vous claquez des dents. Vous avez donc eu tant peur de mourir?

Prenez ce whisky, il vous fera du bien. Sous ces climats, il faut se protéger des maladies, du dehors et du dedans.

... Écoutez comme c'est calme et bruissant ici. On n'imaginerait pas que la vie des hommes est si effrayante et pleine de vociférations.

J'aime ce pays, cette maison isolée, proche de la sauvagerie des origines, d'avant les hommes civilisateurs et justiciers.

Je parle bien pour un criminel ?

J'ai beaucoup lu et réfléchi, je l'avoue.

Je vous disais. La justice ne m'a pas cherché, mais le condamné m'a trouvé sans difficulté, lui. Je l'ai eu dans la peau pendant huit années, et quand j'ai su qu'il avait enfin été exécuté, je me suis dit que j'allais être libéré, moi aussi.

Eh bien non, je n'ai pas été libéré après la mort du condamné. Au contraire.

Tant qu'il vivait, j'avais la sensation qu'était localisée quelque part, loin de moi, ma... comment ?

Vous vous trompez. Ce n'est pas *culpabilité* que je cherche. Je ne me suis jamais senti coupable, *culpabilité* ne pouvait être le mot.

Je regrette que les événements se soient déroulés de cette façon. Plusieurs personnes n'en pouvaient rien. Moi non plus je n'y pouvais rien. Les événements sont passés par moi et ont embouti d'autres victimes, dont l'une a été désignée coupable. C'est le hasard. Comme pour vous, aujourd'hui. Je ne suis pas plus coupable que d'autres, que tous les autres, ou que vous. Nous sommes tous, simplement, traversés par les faits.

Après ce qui vient de vous arriver, vous devriez me comprendre. Je mets beaucoup d'espoir en vous, rapport à votre compréhension.

Un excellent whisky. Vous pouvez le reconnaître. Ma seule folie. Financière, je veux dire. Mes faibles moyens expliquent ma faible demeure et son équipement sommaire. Mais je ne souhaite pas mieux.

D'ici, j'entends votre rivière. Et vous, l'entendez-vous bien ? Elle nous met en quelque sorte à l'ombre en plein midi, la nuit elle couvre la vibration des étoiles, elle emporte les questions désagréables et des gens comme vous. Ce lavage continu de l'eau toute proche me convient.

... Après sa disparition sur la chaise électrique, le condamné est venu vivre avec moi. Façon de parler, bien sûr.

Pour les mêmes faits, j'avais également disparu du monde des hommes.

Sans électricité.

Il n'était pas très étonnant, au fond, que nous nous retrouvions au même endroit.

Le condamné ? Il est là mais vous ne le voyez pas et ne l'entendez pas. Moi non plus. Depuis le temps qu'il vit avec moi, il n'a jamais rien dit. Il me regarde seulement avec cet étonnement qu'il a eu toutes ces années dans le couloir de la mort. Au dernier moment, il a encore dit qu'il était innocent.

Et pourquoi, je vous le demande, ne serait-ce pas vrai qu'un condamné est innocent ? Puisque les rôles sont distribués au hasard !

Un condamné, c'est un arrangement, et si vous ne supportez pas le hasard de ces arrangements, c'est que vous oubliez que vous étiez condamné à vous noyer, c'est la réalité, alors que vous n'avez commis, je crois, aucun crime. Remarquez l'extraordinaire partie de poker menteur que nous venons de vivre : un *innocent* reconnu coupable et condamné à mourir sur la chaise électrique, sauve du même coup la vie du vrai *coupable* reconnu innocent, qui sauve la vie d'un *innocent*, condamné à la noyade.

Et vous demandez pourquoi je ne me suis pas livré à la justice afin d'épargner l'innocent condamné à ma place ?

Mais cher Monsieur sauvé, vous seriez mort à cette heure si je m'étais livré.

Vous me paraissez contempler la probabilité d'être sauvé de la noyade avec un peu trop de complaisance.

Ne présumez pas trop vite qu'il y aurait forcément eu quelqu'un d'autre à ma place. Il n'y a jamais eu personne d'autre, ici. Et il n'y aura jamais personne d'autre que moi au moment où nous nous sommes rencontrés, dans l'eau. Et encore fallait-il que, étant là, j'accepte de prendre le risque de mourir pour tenter de vous sauver.

Vous pensez que la vie vous est due parce que vous êtes innocent de tout crime. Votre mort vous paraîtrait une injustice, n'est-il pas vrai? Quant à moi, vous pensez qu'il est normal que je prenne le risque de mourir parce que je suis coupable et que la justice aurait dû me condamner.

Vous êtes décidément présomptueux.

Pourquoi aurais-je pris la place du condamné, puisque tout cela est un regrettable malentendu? Puisque toute la société humaine est un regrettable malentendu.

Comment ça? Un Ordre supérieur régirait cette machinerie bizarre? Et cela expliquerait pourquoi vous avez commencé par crier: « Merci mon Dieu! » une fois revenu sain et sauf sur la rive, au lieu de vous adresser à moi?

Vous ne craignez pas de vexer votre monde, vous, ou d'être rejeté à l'eau pour voir si votre Dieu vous en aurait retiré une seconde fois!

Le condamné aussi, remarquez, croyait en Dieu, ce qui m'a déçu, de sa part et dans sa situation. Confusion extraordinaire, un parfait non-sens! Que des hommes, jour après jour et devant l'évidence prolifique des événements hasardeux, s'en réfèrent à un Ordre supérieur, me fait rire. Ce ridicule malentendu ne tue pas, on le voit. Il ne sauve pas non plus.

Vous êtes mal à l'aise.

Vous êtes impressionnable. Je vais vous aider.

On a tous besoin de fraternité. Il n'est pas bon que l'homme soit seul, n'est-ce pas? Sinon, quel

vide! C'est effrayant, vertigineux! Eh bien oui, Monsieur, il faut apprendre à vivre avec la peur et le vertige dans la solitude. Là réside la grandeur de l'homme!

Le temps passe, une fois de plus. Vous devez partir et moi... rester.

Avant que vous ne continuiez votre chemin malencontreusement interrompu, je voudrais vous dire...

Que vous me décevez.

Je ne suis pas libéré.

Je crois comprendre pourquoi. Nous sommes semblables, vous et moi. À quelques détails près, mais quelle importance, n'est-ce pas? Nous sommes tous deux prisonniers du hasard.

Qui nous emporte.

Dont personne ne nous sauve.

Nous sommes tous deux victimes des faits, et cela nous rassemble, mon frère.

Nous ne serons jamais libérés. Nous n'avons jamais été libres.

Va maintenant. Garde ma couverture sur toi. J'en ai encore assez, assez pour bien d'autres noyés.

Crédit : Histoire d'Edward Earl Johnson, exécuté en 1987 à Parchman, Mississippi.

Midi à l'ombre des rivières
a été créé au théâtre Les Halles, à Sierre,
du 31 octobre au 6 novembre 2011,
et au théâtre du Crochetan, à Monthey,
pendant la saison 2012-2013,
par la Compagnie *Opale*,
dans une mise en scène d'Anne Salamin

DISTRIBUTION

<i>L'oubli</i>	Anne Salamin, Coline Ladetto Marie-Emmanuelle Perruchoud
<i>Les noyés</i>	Jean-Luc Farquet René-Claude Emery
<i>Maison à vendre</i>	Anne-Frédérique Rochat Isabelle Maître
<i>La promesse</i>	Jacques Maître Michel Demierre
<i>Main gauche</i>	Erika von Rosen
<i>Mon amour et moi</i>	Jacques Maître, Michel Demierre, Isabelle Maître Anne-Frédérique Rochat
<i>Scénographie</i>	Perrine Leclere
<i>Ingénieur du son</i>	Olivier Grandjean

*Avec le soutien de ThéâtrePro Valais,
de la Commune de Sierre et de la Loterie romande*

HISTOIRES DE LA PIÈCE

Midi se compose de cinq monologues, *Les noyés*, *L'oubli*, *La promesse*, *Maison à vendre*, *Main gauche*, et d'un dialogue à deux voix, *Mon amour et moi*.

Dans différents espaces de jeu – un salon, une maison à vendre, un cabanon en bord de rivière, un atelier de prises de vues, un bureau médical, une antichambre – les spectateurs sont seuls, ou à trois, face à un personnage. Lorsque les scènes d'une quinzaine de minutes sont terminées, chaque spectateur passe d'un lieu à l'autre, traversant chaque fois l'antichambre où un couple joue, en boucle, son histoire d'amour.

Dans les monologues, les personnages sont exposés à la lumière vive d'un événement personnel qui a transformé durablement leur existence. Sans réponse à la question : « Pourquoi cela est-il arrivé ? », ils scrutent les enchaînements de circonstances qui les ont menés jusque là.

Une femme s'aperçoit que plus rien ne la relie à sa maison et décide de la vendre.

Un coupable qui n'a pas été jugé met à l'épreuve sa puissance et moque la justice.

Une musicienne de renom, dont la capacité de jouer avec ses deux mains a été perdue, dénonce l'ancien esclavage de son corps et découvre une nouvelle façon de faire de la musique.

Un homme, médecin, honore une promesse, se retrouve au ban de la société, et demande qu'un seul être, au moins, admette la valeur de son acte.

Une femme ne reconnaît plus les visages et lutte contre sa peur en prenant des photos.

Dans le dialogue intitulé « Mon amour et moi » joué dans l'antichambre, le couple fait tourner une mécanique incessante. A travers des situations quotidiennes – faire l'amour, se promener, se donner des petits noms, visiter les parents... – il représente des étapes-type du cycle amoureux : fusion, individuation, conflit, raison. Quelle que soit la situation, il agit inéluctablement de la même manière, passant et repassant par les mêmes étapes sans rien apprendre, semble-t-il, de ses expériences. L'homme et la femme du couple sont, comme tous les personnages de *Midi*, traversés par les faits, impuissants à contrôler leur cours, mais lucides. Ils prennent à témoin les spectateurs qui retrouvent dans cette antichambre la place qu'ils occupent habituellement au théâtre.

THÈMES

La quête d'un lien, ponctuel ou durable, nous met en mouvement et façonne notre histoire personnelle. Sans un *autre*, parvenons-nous à exister, à nous souvenir, à nous projeter dans l'avenir ? Savons-nous combien nous sommes également *l'autre* des autres, et ainsi fondateurs de l'existence de ceux que nous rencontrons ?

La puissance des liens interpersonnels est extrême puisqu'ils font et défont notre capacité à exister. Dans *Midi*, seul le rapport à un *autre* espéré ramène vers le monde des hommes un individu isolé. Cependant, ce lien peut être mis en échec par l'incapacité de rejoindre cet *autre* là où il se trouve. La volonté de conquête et de maîtrise, par exemple, nie la relation commencée, l'invalidé, et renvoie chacun à sa solitude. *Midi* traite de cet échec, de la constitution du vide en l'absence de *l'autre*, mais aussi, malgré tout, de la possibilité de trouver un nouveau rapport au monde lorsqu'il a été altéré.

Dans *Midi...*, le passé n'est pas accessible comme un album de photographies. Il est reformulé, refondé lors de chaque rencontre où des expériences vécues sont contées. Nos lieux de vie sont influencés par cette plasticité du passé. Comment, par exemple, continuer d'habiter une maison qui se vide de ses souvenirs, c'est-à-dire de notre propre histoire ?

La relation à l'autre forge un temps et un espace vivants, mobiles. Sans cette relation, il ne reste qu'un temps au cours mécanique, dans un espace contraint, comme un engrenage qui tourne sans cesse, dans le vide.

Différents espaces de jeu et déplacement du spectateur, pourquoi ?

Les espaces de jeu représentent différents espaces-temps du cours de notre existence. Les déplacements du spectateur sont des sas entre ces espaces-temps, des parties de « rivières entre les rapides », des périodes de vie dans lesquels rien de nouveau ne survient, où se préparent les événements particuliers qui surviendront bientôt.

Le fait que chacun de nous se retrouve, de façon cyclique, dans des circonstances analogues, est représenté par le retour systématique du spectateur, entre les scènes, dans le lieu central.

Pourquoi une relation singulière entre personnage et interlocuteur ?

La relation concerne personnellement le spectateur, car le personnage interprété par le comédien a besoin de cette relation pour prendre forme.

Le spectateur n'a pas besoin de s'identifier à ce que vit le personnage, mais il répond à sa manière, avec sa sensibilité, son besoin de proximité ou de distance, à la quête de lien du personnage.

Le jeu se développe de façon singulière avec chaque spectateur.

DISPOSITIF

Midi à l'ombre des rivières est un spectacle conçu pour quinze spectateurs et dix comédiens. Il est donné deux fois au cours de la même soirée. La durée de chaque représentation est d'une heure quinze minutes. Les spectateurs découvrent le trajet qu'ils feront à travers les différents espaces de jeu dans le programme reçu à l'entrée du théâtre.

Pour la création de la pièce, on a choisi d'alterner les comédiens du couple de *Mon amour et moi*, de doubler *Les noyés* et de tripler *L'oubli*. On a également fait en sorte que les spectateurs assistent soit à *La promesse*, soit à *Les noyés*.

Le tableau ci-après décrit le parcours des spectateurs et la distribution des rôles. Le spectacle commence au temps T0. Quinze minutes plus tard (ligne «15'»), tous les spectateurs et certains comédiens changent d'espace de jeu. Les déplacements se répètent ainsi de quinze minutes en quinze minutes jusqu'à la fin de la représentation. Les spectateurs sont numérotés de un à quinze. En dessous du numéro de spectateur se trouve le prénom des acteurs. Le spectateur 1, par exemple, voit successivement *La promesse*, *Maison à vendre*, *Main gauche*, *Mon amour et moi*, *L'oubli*.